

Les Nouvelles
de
L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."

J. Carmignac

n°14 avril 2002

Le jour de Pâques 2002

Editorial

Lettre à de savants amis

1... Editorial « Lettre à de Savants Amis », par Christian Fayat.

3... « La Foi porte sur un contenu repérable, à ce titre elle est formée de connaissance... » par Bruno Bioul.

6... A propos des émissions de TV « Corpus Christi », témoignage de François-Xavier de Guibert.

7... « Qumrân et les Evangiles... le 7Q5 est-il le plus ancien manuscrit de l'Evangile de Marc ? », livre de C.P. Thiede, par Maximilien-Marie Mitifiot.

9... L'étude philologique *démontre* l'origine hébraïque des Evang. de Matthieu et de Marc, ainsi que des documents utilisés par Luc, par l'abbé Carmignac.

10... Photo du fragment **7Q5** des manuscrits de la Mer Morte.

S'il est une observation qui laisse interloqué, c'est l'intérêt constamment renouvelé, suscité par une multitude de prétendues découvertes, issues de « fines » exégèses, du genre : Shakespeare n'était pas Shakespeare. Jeanne d'Arc était une autre. Napoléon est un mythe solaire. Succès garanti auprès des jobards de la Terre creuse.

Cet aggiornamento est, maintenant, le fait de toute une littérature moderniste qui s'exerce aux dépens des Saints Evangiles sous les noms de néo-exégèse, de néo-herméneutique, de nouvelles réinterprétations (sic) etc., dont le Professeur Luciani a épinglé quelques spécimens, parmi d'autres, dans le précédent numéro.

Pour réussir pleinement l'entreprise, et disposer de l'ensemble des cartes, l'imposture avait besoin de modifier les matériaux historiques existant : c'est fait avec les nouvelles traductions, dites modernisées.

Il est bon – au sens socratique du terme – de rechercher les fondements et les raisons de cette trahison de l'esprit et de la méthode scientifiques.

J'en vois trois.

1. *Les Auteurs ont un objectif et une méthode* : c'est le fondement.

L'objectif est de séduire : séduire le monde scientifique. Ils poursuivent la chimère d'une acceptation, voire d'une reconnaissance par la communauté scientifique (telle qu'ils se l'imaginent) des événements évangéliques, dès lors qu'ils seraient expurgés de tout surnaturel, et ainsi, pensent-ils, crédibilisés.

Exit donc les miracles ; tout ce qui pourrait fâcher doit être réinterprété. Leur sentiment d'impunité est maintenant devenu tel qu'ils n'hésitent plus à changer les mots pour changer le sens. Ce

qui leur permettra ultérieurement, partant de ces nouvelles versions, d'asseoir leurs analyses sur... des modèles psychosociologiques !

Car telle est la méthode des raisonneurs : enclencher un processus de rationalisation rationaliste ⁽¹⁾ de la Foi évangélique.

L'interprétation rationaliste est cet exercice intellectuel subjectif qui consiste à sélectionner parmi les éléments d'un problème ceux pour lesquels on a une explication, et à ignorer les éléments qui gênent. C'est un exercice classique de falsification de la preuve qu'on observe dans maint milieu, y compris dans le monde scientifique, bien entendu.

Les raisons, elles, sont circonstancielles.

2. C'est d'abord la recherche d'une reconnaissance par la communauté scientifique de soi-même, pour soi-même. Même si cela doit impliquer tripatouillage méthodologique, cette communauté ne s'en formalisera pas, eu égard à l'objectif. La fin justifie les moyens ⁽²⁾.

3. L'autre raison non négligeable, c'est la vanité d'Auteur. Une herméneutique et une exégèse hétérodoxes vous font sortir de l'anonymat, tel un nouveau Copernic. Votre travail (sic) deviendra une référence, qu'on ne manquera pas de citer, à égalité – pour le moins – avec les Pères de l'Eglise.

Foi et Science

Nous n'avons nullement besoin de ces exercices prétentieux de fausse science, désastreux pour la Foi et qui ne font pas honneur à la Science.

C'est pourquoi j'ai l'honneur d'adhérer à l'Association Jean Carmignac.

« Les Nouvelles » témoignent d'un respect scrupuleux des Textes sacrés et les savants éclairages et hypothèses des épigraphes, théologiens, historiens, linguistes... qui nous sont livrés, la main tremblante sur des écrits aussi essentiels, sont à l'honneur de la Foi catholique et de la science, et ils sont sans concession à l'air du temps et sans souci de plaire aux esprits forts et autres microcéphales. Une Foi qui ne se renie pas et une Science qui est l'examen sérieux des faits rapportés, de tous les faits.

Nous sommes des gens sereins. Foi et Science ne s'opposent pas car elles ne ressortissent pas du même ordre (Pascal, *Pensées*, 308). Il ne peut donc y avoir opposition entre Foi et Science ⁽³⁾. C'est l'ignorance qui conduit à opposer Science et Foi.

Si la Raison, c'est bien ; la Foi, c'est mieux et la Foi éclairant la Raison, c'est merveilleux.

Car, en plus, la Foi nous apporte l'Espérance et le Sens de l'Absolu, celui de Dieu. Ce qui est hors de la portée de la Science, mais pas de celle de la Foi.

Christian Fayat

*Docteur en chimie organique ; Docteur ès sciences physiques.
Docteur en planification et décision publique ; Docteur en sciences économiques.*

(1) Il y a une confusion très souvent faite entre le rationalisme, qui est une démarche idéologique, et la rationalité.

(2) La science ne s'identifie pas aux hommes de science. « Beaucoup de gens prétendent faire des sciences, disait Einstein, bien peu ont l'esprit scientifique.

(3) Par science, il faut entendre le savoir (qui est toujours relatif, jamais absolu). Je parle, bien entendu, du Savoir induit par les sciences expérimentales.

**« La vérité n'est pas le résultat du consensus,
mais de l'adéquation de l'intelligence à la réalité objective »**

Nous publions, comme promis, la suite de l'exposé de Monsieur Bruno Bioul, rédacteur en chef de la revue Les Dossiers d'Archéologie à notre dernière assemblée générale. La première partie a été l'objet de l'appréciation élogieuse de plusieurs adhérents.

Avant de parler du second problème, celui qui concerne la relation, le rapport entre la science et la foi, je voudrais faire deux remarques : la première – c'est celle qui m'a frappé le plus – c'est que, malgré la laïcisation croissante de notre société, les gens restent malgré tout très intéressés par tout ce qui touche à la religion, et en particulier à la religion chrétienne, et davantage encore au personnage de Jésus. J'en veux pour preuve la multiplication des ouvrages sur Jésus et les Evangiles, et le succès prodigieux qu'a rencontré notre numéro *Jésus au regard de l'Histoire* (1) qui, en quelques mois, a battu tous nos records de vente qui se sont multipliés par deux.

La seconde remarque concerne les réactions des lecteurs. A côté des personnes qui nous ont remerciés d'avoir présenté un numéro relativement équilibré (c'est-à-dire présentant des positions parfois opposées) sur le sujet, tous les courriers de personnes mécontentes font, sans exception, référence aux articles traitant de l'historicité des Evangiles et du Suaire de Turin. Personne n'a contesté les articles sur les témoignages archéologiques liés à la vie de Jésus ou celui traitant de son procès (quoique ce sujet reste très délicat à traiter), mais tous se sont insurgés contre le contenu des articles de Madame Ceruti et de Monsieur Raffard de Brienne. Cela montre à quel point la question de l'historicité des Evangiles et du Suaire de Turin (ces deux types de documents étant indissolublement liés, l'authenticité de l'un renforçant celle de l'autre) dérange. C'est en cela que les propos que je vous livre aujourd'hui se rapportent plus précisément au but que s'est fixé votre association.

Le second problème lié à l'exégèse contemporaine – mais pas seulement à elle d'ailleurs – est un problème que l'on rencontre chez beaucoup de gens croyants ou non : il est lié à une méconnaissance totale de la définition de la foi et au rapport qu'elle entretient avec la science. Les lettres que j'ai reçues sont, à ce sujet, édifiantes. Pour beaucoup de gens aujourd'hui, la foi et la science sont incompatibles ; cela signifie qu'une personne qui a la foi ne peut pas être scientifique. Je n'ai pas la prétention de régler ce problème en quelques lignes ; je voudrais simplement vous montrer qu'en y réfléchissant un peu, on peut démontrer qu'en réalité il s'agit d'un faux problème. Quelle définition peut-on donner à la science et à la foi ? La première est la connaissance exacte, universelle et vérifiable exprimée par des lois ; elle désigne donc l'ensemble des connaissances d'une valeur universelle, caractérisée par un objet et une méthode déterminées, et fondées sur des relations objectives vérifiables. La science est donc le fruit d'un travail de la raison. Or, pour beaucoup de nos contemporains, la foi n'est pas un acte rationnel ; la science et la foi sont donc deux choses différentes et antagonistes : on ne peut pas, en étant croyant, en ayant la foi – et en particulier en professant la foi chrétienne – faire œuvre scientifique. C'est un principe : on ne peut pas être un scientifique si on affiche sa foi, si on adhère à une religion. Cette conviction repose sur une mauvaise définition de la foi, ou plutôt sur une définition incomplète de celle-ci, qui aboutit à une certaine confusion des esprits. Qu'est-ce que la foi (je m'intéresse bien évidemment à la foi chrétienne qui est celle de notre propos) ? Sa définition se situe à deux niveaux. Le premier définit la foi comme un acte de confiance ; on a confiance en quelqu'un ou en quelque chose. Cette disposition personnelle

relève d'un sentiment qui vient du cœur ; c'est un élan plus ou moins spontané vers quelqu'un ou quelque chose avec qui on se sent quelques affinités. Très souvent, les gens s'arrêtent à cette définition : la foi chrétienne est un sentiment qui vient du cœur. Or, nous le savons tous, un sentiment n'est pas toujours raisonné, c'est une conscience plus ou moins claire, une connaissance comportant des éléments affectifs et intuitifs qui n'a donc rien à voir avec la rigueur intellectuelle, rationnelle, de la science. On oublie trop vite la seconde définition de la foi, qui est, elle, beaucoup plus profonde : la foi est une adhésion complète, sincère et profonde de l'esprit et du cœur, qui emporte la certitude ; c'est l'adéquation de l'esprit avec la Révélation, avec la parole de Dieu telle qu'elle nous a été transmise par les Evangiles. Ainsi, pour reprendre le propos de J. Ladrière, professeur à l'Université catholique de Louvain, « dans la mesure où elle implique l'acceptation d'un message, la foi porte sur un contenu repérable, formulé en propositions, et à ce titre, elle est formée de connaissance. Dans la mesure où elle implique un acte de confiance, une soumission à un donné dans lequel on reconnaît l'action de Dieu, elle est un engagement, c'est-à-dire un acte de volonté, soutenu par un mouvement de l'affectivité. Ce qui fait l'originalité de la foi, c'est l'articulation en elle de ces deux moments de la connaissance et de l'engagement. A ne la considérer que selon le premier de ces moments, on pourrait être tenté de l'interpréter comme un certain mode d'expérience intellectuelle, et à ne l'envisager que selon le second, on risquerait de n'y voir qu'une démarche affective, dépourvue de fondement rationnel ». On s'aperçoit donc que la position qui considère que la science et la foi sont incompatibles, ne tient plus puisque la foi, comme la science, est un acte rationnel, réfléchi. On peut donc parfaitement être un scientifique tout en étant croyant ou un fervent pratiquant.

Un autre point sur lequel je voudrais m'arrêter quelques instants est celui-ci : par la foi, nous avons connaissance d'un certain nombre de faits naturels, matériels, qui relèvent de l'histoire, mais également d'événements qui relèvent du surnaturel. Vous savez tous qu'aujourd'hui le surnaturel dérange, pas trop parce qu'il fait peur, mais davantage parce qu'il tient la raison en échec. Cette perspective a le don de mettre un grand nombre de personnes hors d'elles-mêmes car il leur est insupportable de vivre en sachant qu'un certain nombre de phénomènes leur resteront à jamais inexplicables, c'est-à-dire non appréhendés par la raison. C'est tout le problème du Suaire de Turin. Ce document archéologique unique est une écharde permanente plantée dans l'amour-propre de beaucoup de nos contemporains noyés dans l'agnosticisme généralisé de notre société. Pourquoi ? Tout simplement parce que le Suaire fait référence à une réalité qui, sur certains points, nous dépasse : s'il s'agit bien du linceul qui a recouvert le corps crucifié de Jésus, alors il est aussi le témoignage de Sa résurrection, et jusqu'à présent, cette dernière n'a pas encore été prouvée scientifiquement, c'est-à-dire par la science moderne. Pour cette raison, et cette raison uniquement, mais tellement lourde de conséquences pour nos vies – le Suaire de Turin ne peut être le véritable linceul du Christ ; il ne peut s'agir que d'une imposture. Les courriers parfois virulents que j'ai reçus, émanent tous de personnes agnostiques qui refusent de croire à l'authenticité du Suaire et, par conséquent, à celle des Evangiles. On remarque en effet très vite que ces deux sujets sont intimement liés et se cautionnent l'un l'autre. Si les Evangiles sont des récits authentiques qui racontent la Passion du Christ telle qu'elle a été vécue et rapportée par des témoins oculaires, leur lecture permet d'expliquer dans les moindres détails le Suaire de Turin. Inversement, si celui-ci s'avère être un document archéologique authentique, il renforce davantage le caractère historique, véridique des Evangiles, en démontrant que la Passion – qui, de l'avis de tous les exégètes, constitue le récit évangélique le plus ancien – s'est effectivement déroulée comme le rapportent ces textes. C'est donc tout naturellement que les partisans du faux s'acharnent à démontrer désespérément qu'il s'agit d'un objet médiéval. Leur grand problème c'est que leurs arguments sont très limités ; ils font appel à la fameuse datation au C14 de 1988 qui, malgré le fait qu'elle soit une méthode de datation absolue, reste, dans ses résultats, très relative (à telle enseigne qu'on est obligé aujourd'hui de la « calibrer », c'est-à-dire de la préciser par le recours à d'autres méthodes de datation comme la dendrochronologie), et au « Mémoire » de Pierre d'Arcis,

un document du XIV^e siècle, dont l'authenticité est très loin de faire l'unanimité. Malheureusement, à cause d'un matraquage médiatique systématique, beaucoup de gens croient que le Suaire est un faux, notamment à cause de la datation au C14 qui a possédé tout le monde alors que sont peu connues toutes les enquêtes qui ont été menées pour montrer la faiblesse de cet argument (voir notamment le livre de Madame van Oosterwyck-Gastuche (2) paru chez F.-X. de Guibert). Le problème est que lorsque vous discutez avec des partisans du faux et que vous leur dites que de toutes façons, la datation au C14 telle qu'elle a été menée sur le Suaire souffre de nombreuses irrégularités, vous vous posez, pour eux, en "défenseur du Suaire" ; vous acceptez donc la réalité d'un document qu'ils ne peuvent pas expliquer de façon rationnelle en dehors du C14 : à leurs yeux, vous n'avez donc rien compris. Même si toutes les autres sciences mises en œuvre pour analyser le Suaire ont démontré de façon irréfutable qu'il s'agit bien d'un document authentique remontant au I^{er} siècle de notre ère, fabriqué en Palestine et sur lequel, tout récemment encore, deux chercheurs israéliens ont découvert des pollens de *Goundelia tournefortii*, un buisson épineux (qui a servi à la confection de la couronne d'épines) qui ne pousse qu'en Palestine, dans les environs de Jérusalem, le seul résultat qui compte aujourd'hui est celui du C14.

Bruno Bioul

(1) "Dossiers d'Archéologie", n° 249, Déc.1999 /Janv.2000 : "*Jésus au regard de l'Histoire*"

(2) Marie-Claire van Oosterwyck-Gastuche, *Le radiocarbonate face au Linceul de Turin, Journal d'une recherche*, Editions François-Xavier de Guibert, Paris 1999.

Nouvelles brèves

Le secrétariat de votre Association aurait besoin de quelqu'un qui sache l'allemand pour écrire quelques lettres dans cette langue. (Il s'agit en particulier d'obtenir des informations pour de prochains articles.) Si l'un ou l'autre de nos amis pouvait nous aider dans cette tâche peut-il écrire à l'adresse de l'Association ? Un grand merci d'avance.

Un de nos adhérents, Monsieur Elmlinger, chargé de la préparation d'adultes au baptême, nous écrit souvent car il se trouve en contradiction avec le reste de l'« équipe » dont il fait partie, sur des sujets touchant à l'historicité des Evangiles. A partir du prochain numéro nous publierons les questions qu'il nous pose et les réponses que nous lui suggérons parce qu'il s'agit hélas de problèmes qui touchent toute la chrétienté. Tous nos lecteurs peuvent naturellement aussi nous envoyer leurs questions ou les réponses qu'ils proposent.

Nous remercions les nombreuses personnes qui se sont mises à jour de leur cotisation annuelle qui reste fixée à 15,25 euros (soit l'équivalent des 100 francs précédents) et à 7 euros en cas de nécessité. Vous pouvez adresser soit un virement postal au CCP : LA SOURCE 44 655 98 B, soit un chèque bancaire ou postal, rédigé au nom de "Association Jean Carmignac" au siège de notre association (Editions F.-X. de Guibert) 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris. Merci !

Intervention de Monsieur de Guibert à l'Assemblée Générale

Je voudrais apporter un petit témoignage sur l'émission de télévision la plus importante de ces dernières années concernant l'historicité des Evangiles, c'est-à-dire « Corpus Christi ».

J'ai vu naître de mes yeux « Corpus Christi » au cours d'une réunion qui a duré trois ou quatre heures dans le bureau de ma maison d'édition il y a sept ou huit ans. Le propos initial de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, les auteurs de cette série d'émissions, était de faire une émission sur le Linceul de Turin. Et je peux l'attester parce que cela s'est passé dans mon bureau, ils ont passé trois heures avec Claude Tresmontant et leur objectif était initialement de faire une émission sur le Linceul de Turin. Mais finalement ils se sont dit : « La meilleure manière d'attaquer, ce sera les Evangiles. » Ce qui effectivement représente les deux faces d'une même médaille parce que le récit des Evangiles fortifie le Linceul et réciproquement : Le Linceul sans les Evangiles c'est un objet qui ne dit rien et les Evangiles reçoivent du Linceul une confirmation. Donc leur projet initial c'était le Linceul et au terme d'une rencontre de quatre heures ils sont partis avec la totalité des ouvrages de Carmignac, avec la totalité de ce qu'on avait sur le Linceul de Turin, avec les ouvrages de Madame Genot-Bismuth, de Claude Tresmontant, etc.... Et Tresmontant leur avait fait pendant quatre heures une démonstration sur l'origine hébraïque et l'ancienneté des Evangiles, et sur l'authenticité du Linceul. Ils avaient promis de nous recontacter pour que justement Claude Tresmontant puisse, avec Madame Genot-Bismuth, participer à ces émissions.

Evidemment dix ans après on les attend toujours... C'est très curieux parce que j'ai vu comment ils opéraient.

(A ce moment Monsieur Bruno Bioul intervient pour dire que les deux réalisateurs sont, de notoriété publique, des agnostiques patentés.)

La deuxième série d'émissions, qui avait pour objectif de présenter l'Evangile de Jean, a été présentée à la Grande Salle des Actes de l'Institut Catholique de Paris. Et l'objectif précisément de la séquence, qui a été regardée pendant une heure, était de démontrer que Jean était à l'origine de l'antisémitisme. Tout le corps professoral de « la Catho » était là, eh bien personne n'a contesté la thèse suggérée ni les fondements de cette thèse ! On a même félicité les auteurs de l'émission pour la qualité cinématographique de leur écriture. Et dans le journal « La Croix », sous la plume du critique de télévision du journal, on est allé jusqu'à féliciter les auteurs, je cite : « d'avoir eu le courage de n'avoir pas cédé à la facilité d'organiser un débat ». Je vous garantis l'authenticité du texte du journal « La Croix » : « ils ont même été jusqu'à refuser la facilité d'organiser un débat ».

Voilà comment l'Eglise catholique en France, dans la Grande Salle des Actes de l'Institut Catholique, accueille ces gens qui, en son sein même, viennent nous dire : « Vous êtes, Messieurs, à l'origine de l'antisémitisme ! » Comprenne qui pourra.

François-Xavier de Guibert

« Qumrân et les Evangiles », ouvrage de Carsten Peter Thiede

Sur la demande de Mademoiselle Demanche, le frère Maximilien-Marie avait, en son temps, écrit un article sur le 7Q5 : sujet qui a toujours intéressé au plus haut point notre Association. En effet si un texte de l'Evangile a été retrouvé dans une grotte de Qumrân, cela signifie qu'il a été écrit avant 68 c'est-à-dire du vivant des témoins oculaires. Si bien que ce petit morceau de papyrus constituerait à lui seul, un argument décisif pour la datation haute des Evangiles et pour leur historicité. Malheureusement l'état de santé de Mademoiselle Demanche s'étant altéré, il nous a semblé déplacé d'insister pour qu'elle retrouve cet article, et nous le publions maintenant avec un retard que nous demandons à nos amis de comprendre et d'excuser.

Cette étude, publiée en 1994 chez notre ami F.X. de Guibert, est sous-titrée : « Les manuscrits de la grotte 7 et la naissance du Nouveau Testament. Le fragment 7Q5 est-il le plus ancien manuscrit de l'Evangile de Marc ? »

On comprendra donc sans peine l'intérêt de cet ouvrage pour tous ceux qui, à la suite de l'abbé Carmignac, sont convaincus de la très haute ancienneté des récits évangéliques. La presse s'est déjà fait l'écho des conclusions du papyrologue espagnol José O'Callaghan et des polémiques qu'elles ont suscitées dans le monde de l'exégèse depuis 1972, même si une certaine « nomenclatura » intellectuelle a tout fait pour s'opposer à leur publication.

On ne peut guère résumer ce petit livre, qui se présente déjà dans une forme très accessible pour un large public et qui, sans tomber dans les écueils d'une vulgarisation simpliste et partisane, expose avec une noble simplicité, sans étalage d'érudition prétentieuse, mais aussi avec une vraie rigueur scientifique, l'état de la question sur cette extraordinaire découverte des fragments de la grotte 7 de Qumrân : « La force tranquille de la vérité », serais-je tenté de dire !

C. P. Thiede fait un exposé précis des recherches, hypothèses diverses et conclusions certaines auxquelles sont arrivés les scientifiques les plus autorisés, concernant la datation de ces fragments AVANT que l'on ait pu procéder à une identification des textes dont ils sont le support. Il explique de manière précise de quelle façon José O'Callaghan a pu proposer, puis étayer une identification du texte de 7Q5 avec Marc VI, 52-53. Il expose loyalement les controverses suscitées par cette théorie, les arguments qui lui ont été opposés et les vérifications ou approfondissements qu'ils ont ainsi permis, sans jamais infirmer de manière sérieuse la première conclusion... parce que les opposants à cette identification font davantage œuvre d'idéologues que d'authentiques savants !

Le professeur Thiede procède également à de très intéressantes comparaisons avec d'autres découvertes de fragments anciens dont l'identification n'est pas contestée, malgré des certitudes moindres pour certains ; c'est ainsi qu'il rappelle la façon dont l'identification du très célèbre papyrus P52, portant recto verso le texte de Jean XVIII, 31-33 / XVIII, 37-38, put être établie bien qu'elle posât certaines difficultés analogues à celles rencontrées pour 7Q5 en matière de critique textuelle.

Il fait également ressortir, et très judicieusement, comment certains textes non bibliques (il présente le cas très intéressant d'un fragment de l'Enéide de Virgile découvert à Massada) ont fait l'objet d'identifications qui n'ont soulevé aucune contestation de même type, alors que les preuves invoquées s'avèrent plus ténues et moins nombreuses que pour ce fameux 7Q5 !

Le dernier chapitre de l'ouvrage se révèle particulièrement digne d'attention puisqu'il propose un certain nombre de conclusions, hypothétiques certes mais parfaitement raisonnables, sur cette 7^{ème} grotte de Qumrân, ses textes et leurs utilisateurs. C'est à cette occasion que Thiede présente rapidement les éléments qui peuvent permettre d'identifier 7Q4 avec I Tim III, 16 / IV, 3 ; il rapporte plus brièvement encore les possibles identifications d'autres fragments avec certains autres textes néo-testamentaires.

On remarquera surtout les efforts tentés pour expliquer la présence de ces textes sur le site de Qumrân : les découvertes archéologiques concernant le « quartier essénien » de Jérusalem, la proximité du Cénacle – lieu de la dernière Cène – avec ce site, les très probables contacts entre la communauté essénienne et les premiers chrétiens de Jérusalem (qui n'ont rien à voir avec les élucubrations des pseudo-scientifiques qui ont voulu faire de Jésus ou du christianisme une émanation de l'essénisme) peuvent tout naturellement expliquer la présence de textes chrétiens à Qumrân, ce qui ne signifie pas du tout qu'ils auraient été copiés sur place mais se justifierait par exemple par la volonté missionnaire des chrétiens d'atteindre cette élite spirituelle que constituaient les Esséniens... On peut aussi proposer d'autres hypothèses, mais il s'avère de plus en plus que l'on doit porter un autre regard sur le christianisme des origines que celui qui était imposé par les a-priori de l'exégèse libérale vieillissante : « ... Ces premiers chrétiens étaient impatients de partager les prémices de leur propre récolte littéraire avec ceux qui étaient avides de la Bonne Nouvelle. Lorsqu'il s'agissait d'évangéliser, ils faisaient preuve d'un esprit à la fois novateur et ouvert », écrit C. P. Thiede. Pour nous, catholiques qui désirons rester fidèles à l'esprit profondément surnaturel qui éclairait les Pères et Docteurs de l'Eglise dans leur approche du mystère des Saintes Ecritures, cela semble tomber sous le sens... Mais c'est aussi une sorte de soulagement de l'entendre rappeler par un savant non-catholique, rigoureux scientifique, quand au sein même des institutions ecclésiastiques on semble avoir oublié qu'il n'est pas nécessaire d'attendre plusieurs décennies pour témoigner par des textes – surtout quand ils sont rédigés sous l'inspiration divine – aussi bien que par la prédication, d'un événement aussi essentiel que la venue du Fils de Dieu dans la chair et du Salut accompli par lui ! ...

Frère Maximilien-Marie Mitifiot

N.B. Nous publierons dès que possible un article posthume de Mademoiselle Demanche sur les écrits de Carsten Peter Thiede qui visent tous à ratifier l'authenticité des Evangiles et des documents anciens qui l'attestent.

Matthieu, Marc et les documents utilisés par Luc, à l'origine en hébreu

Un autre passage de la conférence de Cambrai par l'Abbé Carmignac

Nous rappelons qu'il s'agit d'une conférence enregistrée en 1986 pour laquelle nous avons préféré garder les mots authentiques de l'abbé Carmignac, c'est-à-dire un style oral.

Un autre passage également à propos de la multiplication des pains : après le miracle d'après Marc et Matthieu, les apôtres disent à Jésus : « Congédie-les pour qu'ils achètent de la nourriture. » Mais d'après Luc, on dit à Jésus : « Congédie-les pour qu'ils se dispersent. » Remarquez les deux choses sont possibles : il n'y a pas d'erreurs théologiques entre l'une et l'autre, bien sûr. Seulement le verbe *Shabar* en hébreu veut dire « se disperser » et le même verbe veut dire « acheter de la nourriture ». C'est donc le même verbe. L'un a lu *shabar* dans le sens « acheter » puis l'autre a lu *shabar* au sens de « disperser ».

Ça vous étonne peut-être, mais en français aussi il y a des choses comme ça, pour lesquelles on peut parfaitement se tromper. Si je dis « il a plu », est-ce que cela vient du verbe plaire ou du verbe pleuvoir ? Il a plu... Et si je vous dis « son », est-ce que c'est un bruit ou est-ce que c'est l'opposé de la farine ? Son, du son, et du son, c'est un bruit, n'est-ce pas ? Vous avez donc le même mot dans des sens différents... Prenez le mot bière, mais alors là qui lui aussi a deux sens différents dans toutes les langues. Il y a un certain nombre de mots comme cela, et donc un traducteur peut se tromper, prendre un sens au lieu de l'autre. Donc je n'insiste pas non plus sur ce point là, sauf pour un autre détail.

L'Evangile de Saint Marc commence de la façon suivante... « Evangile de Jésus-Christ, fils de Dieu. » Bon, ça c'est le titre. « Comme il est dit dans le Prophète Isaïe, préparez les voies du Seigneur » ... Non... « La voix de celui qui crie dans le désert, préparez les voies du Seigneur » etc.... et ensuite « Jean Baptiste parut dans le désert prêchant l'Evangile » etc.... Les deux choses sont parfaitement compatibles bien sûr. Bien des exégètes se demandaient : mais enfin QU'EST-CE QUE VIENT FAIRE cette citation, là, d'Isaïe? Evidemment un certain nombre proposaient de la supprimer du texte. Or on se rend compte au contraire qu'il y a là un procédé d'explication qui est celui qu'on emploie souvent à Qumrân. On cite un texte biblique et puis on l'applique aux circonstances présentes en reprenant les mêmes mots. On prend un texte d'Isaïe, peu importe, ou des psaumes, et on vous dit : « et c'est ce qui se réalise maintenant », on vous décrit la situation présente en employant les mêmes mots qu'il y avait dans le texte. Et, pour ce passage-là de Saint Marc, personne n'a vu qu'il y avait ce système-là, car en grec ça ne se voit pas, mais c'est évident si on prend le texte hébreu. Par exemple : « Une voix qui crie dans le désert », on cite le texte sans difficulté, c'est une citation d'Isaïe *qol qoré be midbar*, une voix *qol*, criant *qoré* dans le désert. Ensuite, « Jean parut dans le désert proclamant l'Evangile, mais « proclamant » en hébreu ça se dit *qoré* également. Donc vous aviez *be midbar qoré*. On reprend le texte. Et voilà pourquoi le texte d'Isaïe a été amené pour fournir l'occasion d'expliquer la situation de Jean Baptiste par le texte en employant les mêmes mots.

Donc, voyez, je n'insiste pas sur tout cela mais ce que je voudrais pouvoir vous montrer à travers tout cela c'est que l'Evangile de Saint Marc clairement a été écrit en hébreu, que l'Evangile de Saint Matthieu lui aussi a été écrit en hébreu, que l'Evangile

de Saint Luc, lui, n'a pas été écrit directement en hébreu, nous le voyons parce que le prologue est en bon grec, mais que cet Evangile de Luc a été écrit en grec, à partir de documents hébreux. Luc avait des documents hébreux sur sa table et, soit qu'il les traduise lui-même s'il savait l'hébreu, soit qu'il les fasse traduire par quelqu'un autour de lui, peu importe : c'est à partir de ces documents traduits en grec qu'il a composé son Evangile.

Si bien, vous le voyez, pour l'Evangile, nous aboutissons à un résultat complètement différent, par le seul fait que nous supposons une origine hébraïque. Voilà pourquoi : actuellement à peu près tout le monde vous dit : « Oh ! L'Evangile de Marc a dû être écrit vers 70, puis l'Evangile de Matthieu et de Luc ont dû être écrits entre 80 et 85 par-là, tant pis, Jean encore après. » Evidemment si on prend cette théorie-là, Jésus étant mort en 30, l'Evangile de Marc est de 40 ans après, Matthieu et Luc sont de 50 ans après. Les souvenirs ont eu le temps évidemment d'évoluer, de fermenter un petit peu. On aboutit évidemment à des choses qui ne sont peut-être pas nécessairement la reproduction exacte des faits. Seulement tout cela tombe à l'eau, tout cela qui d'ailleurs ne repose sur aucun argument, ça j'insiste beaucoup sur le fait : ceux qui datent Marc de 70 n'ont aucun argument pour le faire, ceux qui datent Matthieu et Luc de 80 et 90 n'ont aucun argument pour le faire. Le seul argument qu'ils ont c'est qu'il leur semble nécessaire que cela soit comme cela pour justifier leur théorie. Mais ils n'ont qu'un argument subjectif. Cela leur plaît que ce soit comme cela. Ils n'ont aucun argument scientifique, aucun. Si au contraire ces Evangiles-là ont été écrits, pour Marc et pour Matthieu en hébreu et pour Luc à partir de documents hébreux, cela remonte donc à une période où la communauté hébraïque existait encore. Or si la communauté hébraïque a été détruite en 70, par conséquent cela suppose, si c'est écrit en hébreu, que nécessairement les trois Evangiles synoptiques sont antérieurs à 70 et comme ils ont été écrits l'un après l'autre, cela suppose donc que le plus ancien des trois soit assez notablement avant 70. Autre conséquence, on vous dit souvent - et cela ce sont toutes les théories de Bultmann qui empoisonnent l'atmosphère actuellement - que les Evangiles ne représentent pas exactement des faits, mais qu'ils représentent la foi des communautés primitives : Les communautés hellénistiques avaient la foi - on se demande pourquoi mais enfin « elles avaient la foi » - et cette foi pour la justifier elles avaient tendance à inventer des récits, à les attribuer à Jésus, pour montrer que leur foi, à elles, était une foi qui reposait sur quelque chose, sur une chose fictive d'ailleurs, mais pour supposer cela. Or cette influence des communautés grecques, elle disparaît complètement si l'Evangile est en hébreu. Si les Evangiles sont en hébreu, il est bien clair qu'il n'y a aucune influence des communautés grecques. Donc tout le système de Bultmann, dont nous sommes envahis actuellement et qui est enseigné par tout le monde en Allemagne, et par les trois quarts déjà en France, ce système-là est purement et simplement faux. Il est absolument impossible : des communautés palestiniennes, des communautés parlant grec n'ont pas composé les Evangiles écrits en hébreu. Le fait que les Evangiles de Marc et de Matthieu soient en hébreu est une chose, je vous l'ai dit, établie par des arguments philologiques et j'ai à peu près deux cents arguments pour l'indiquer. Alors il faudrait réfuter ces deux cents arguments-là avant de pouvoir supposer qu'ils aient été écrits en grec et donc qu'il y ait une possible influence des communautés grecques. En réalité il n'y en a aucune et j'affirme cela en sachant que je vais à peu près contre tout le monde.

Jean Carmignac

Le fragment "7Q5" trouvé dans la grotte n°7 de Qumrân

